Bredeloup, Sylvie. – *La Diams'pora du fleuve Sénégal*

Jérôme Lombard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14055>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.14055

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2009

Pagination : 840-844

ISBN : 978-2-7132-2208-5

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jérôme Lombard, « Bredeloup, Sylvie. – *La Diams'pora du fleuve Sénégal* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 195 | 2009, mis en ligne le 22 septembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14055>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Bredeloup, Sylvie. – *La Diams'pora du fleuve Sénégal*

Jérôme Lombard

RÉFÉRENCE

BREDELOUP, Sylvie. – *La Diams'pora du fleuve Sénégal. Sociologie des migrations africaines*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, IRD Éditions, 2007, 301 p.

- 1 Cet ouvrage signe la fin d'une époque. Durant près d'une vingtaine d'années, l'auteure a parcouru l'Afrique à la recherche de « son » diamant, à savoir les migrants ouest-africains, sénégalais en particulier, partis à la conquête du continent et de cette richesse si fragile qu'est la pierre blanche. Sylvie Bredeloup est arrivée au bout de cette quête et elle nous en livre ici le bilan, formidable travail de compilation d'archives, de synthèse d'enquêtes et d'observations de première main, de réflexions sur la migration, sur le voyage, sur l'aventure. C'est aussi la fin d'une époque pour nous lecteurs, la fin d'une attente pour tous ceux qui patientaient à la lecture régulière d'articles annonciateurs d'un ouvrage plus conséquent. Le voici, de qualité, en dépit d'une édition mal finie (problèmes de notes de bas de page mal situées ou d'orthographe de noms propres). « La diams'pora » est enfin exemplaire d'une période de la recherche française au cours de laquelle les institutions finançaient de tels travaux, menés sans entraves et qui ont permis à Sylvie Bredeloup d'arpenter, en long et en large, le Sénégal, la Côte-d'Ivoire, la Belgique et Anvers, la Suisse et Genève. Quel temps béni où le chercheur cherchait et apportait, en toute liberté, matière à connaissances.
- 2 Le livre de Sylvie Bredeloup laisse une double impression. Il nous parle de l'éternel recommencement de la migration, des incessantes quêtes des migrants, de leur chasse aux meilleures opportunités, des refoulements. Le migrant est toujours le même : le diamantaire ici est stigmatisé comme l'est aujourd'hui son fils ou son petit-fils à Nouadhibou, à Agadez, à Sebha, toujours entre légal et illégal, à la fois soulagé d'en avoir fini avec la « souffrance dans la forêt de diamant » (p. 78) et encore nostalgique

d'un passé glorieux d'aventurier. L'ouvrage nous montre aussi la singularité d'un monde inconnu, celui du diamant, un tout petit monde qui ne ressemble à rien d'autre : aventureux, illégal ou considéré comme tel, violent, dangereux. Les retranscriptions d'entretiens démontrent toute la force des témoignages. Y sont décrits des cas médians qui illustrent, parce que le chercheur la connaît finement, tous les aspects de la réalité.

- 3 Ce livre se raconte comme on dévore un roman, quatre ensembles peuvent être distingués. Dans le premier (chapitre 1), la conquête du diamant n'appartient pas aux diamantaires sénégalais. Elle est orchestrée, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, par quelques découvreurs anglais ou allemands sans étatsd'âme, comme Cecil Rhodes ou Ernest Oppenheimer et quelques autres. À la manière du héros du film américain de Paul Thomas Anderson, *There will be blood*, grimant dans la hiérarchie du pétrole en achetant concession sur concession, ceux-là bâtissent un empire, la société sud-africaine De Beers, qui règne pendant des décennies sur le diamant et sur tous les aspects de son extraction, de sa transformation, de sa commercialisation et de sa distribution.
- 4 Dans les interstices de cette filière si contrôlée, deuxième ensemble avec les chapitres 2, 3 et 4, apparaissent les creuseurs ouest-africains qui, de diamineurs, vont devenir coursiers, voyageurs, courtiers, intermédiaires, tenanciers de comptoirs, etc. La course qu'ils mènent à travers l'Afrique, d'ouest en est, en quête du meilleur filon, de la plus belle pierre, est remarquable : dans ce mouvement tournant, permanent, que leurs enfants connaissent aujourd'hui entre les villes du Sahel, du Sahara et du Maghreb, ils sont en route, aux aguets, à l'affût des opportunités, « sentant » les coups. Le griot suit leurs pas et retrace l'épopée des héros, comme l'Internet ou le portable fait à notre époque la renommée d'un lieu, d'une personne, et entraîne le mouvement des autres. Le périple de S. S., décrit à la page 100, est à ce titre extraordinaire : le diamantaire raconte comment il progresse, devançant les autres là où, bientôt, ce ne sera plus que trous, foule, trafics et violence. Il agit un peu à la manière de l'enfant soldat d'A. Kourouma¹, remontant du sud au nord la Côte-d'Ivoire pour échapper à ses poursuivants. Partis entre les deux guerres à la conquête des champs d'arachides du Sénégal, les Soninkés de la vallée du fleuve Sénégal réorientent leurs trajectoires migratoires vers les champs de diamants de Sierra Leone, de Côte-d'Ivoire ou du Congo, une « cueillette » dit S. Bredeloup page 73. Ils côtoient d'autres diamantaires, des Halpulaar, des Maliens, des Libanais, des Indiens, des chrétiens, des juifs aussi. Un véritable enchâssement au sein d'une kyrielle d'acteurs qui travaillent ensemble, échangent, commercent, quelles que soient leurs origines géographiques, religieuses, politiques. C'est en faisant circuler la pierre d'un vendeur à un acheteur, en définitive leur seul savoir-faire, qu'ils confortent leurs positions dans les filières : par leur mobilité, et celle des pierres qu'ils transportent, en chaque point des réseaux ils peuvent trouver appui, être en terrain connu. C'est en bougeant qu'ils assurent la pérennité de leur activité et leurs ancrages. Par leur « savoir circuler » (p. 143), les diamantaires construisent un territoire personnel à partir de plusieurs lieux d'Afrique et d'Europe qu'ils relient entre eux. Le transport apparaît comme un support à leurs déplacements, c'est aussi un apprentissage dans les terres inconnues. Apparaît alors le *diatigui*(p. 176), le chef d'escale, le logeur, le médiateur, diamantaire lui-même, commerçant, maître de ces lieux que traversent les autres. Il est le ciment d'un parcours chaotique au sein duquel plusieurs registres sont mobilisés pour solidifier les relations avec la société locale, les parents, les profiteurs : l'origine géographique, l'islam, les expériences passées. Ces migrants s'installent, prennent la nationalité du

pays d'accueil, comme les Libanais l'ont partout fait en Afrique, transforment les lieux où ils passent. Les commerces évoluent, à l'instar de ce que l'on connaît depuis une vingtaine d'années dans les villes du Sahara et que l'auteure, avec ses complices, a décrit dans d'autres publications².

- 5 Troisième ensemble, autour du chapitre 5, le retour au pays. Éclatent au grand jour les décalages entre ce que les diamantaires ont appris en migration et le pays qu'ils ont laissé. Flagrante est l'opposition, voire la contradiction, entre les discours tenus par les gouvernements sur la promotion des hommes d'affaires nationaux et les pratiques contraignantes développées par les administrations ou les banques : le migrant dérange car il n'est plus tout à fait du pays dont il est originaire, il est d'un monde différent, décroisé, peu sensible aux interdictions, conditions, clauses, etc. Du coup, les diamantaires investissent comme ils peuvent. Dans les mosquées, le bétail, le bâti qui emprunte aux façons de faire des pays traversés, l'immobilier (souvent non déclaré), le transport (difficile car ils ne connaissent pas le secteur, les réseaux des douanes sur lesquels d'autres groupes ont la main, notamment les mourides), le *lobbying* politique. Sans disposer d'intermédiaires, sans maîtriser la relation aux pouvoirs politiques locaux, en développant par trop hâtivement la corruption facile, certains diamantaires échouent autant qu'ils ont réussi en migration. D'autres connaissent le succès, comme celui qui a monté un centre commercial à Dakar et est devenu député.
- 6 Le dernier ensemble comporte les plus belles pages de l'ouvrage (chapitre 6). Il a trait aux familles, aux descendants, aux femmes surtout, dont nombre de témoignages émaillent le texte. Chez les plus riches diamantaires, ce sont elles qui circulent entre les lieux des territoires de leurs maris, lesquels se comportent alors en véritables chefs d'orchestre. Ces pages décrivent leur nouvelle vie en migration (domesticité, aisance matérielle), mais aussi la dure condition des épouses à l'étranger, soit en Afrique centrale, dans des zones à risque où elles sont recluses, désœuvrées et s'ennuient et où leurs enfants ne peuvent être scolarisés, soit au Sénégal pour les étrangères mariées à un diamantaire, où beaucoup ne comprennent rien à la culture de leur mari. Les passages sur le mariage, sur la rupture (p. 250), sont remplis de sincérité et d'humanité. Partir en migration pour ces femmes n'empêche pas, au contraire, la difficile quête du bonheur : tout y ramène, même le diamant. Pour les jeunes, c'est encore plus dur : allers-retours, brinquebalements incessants caractérisent la vie de certains. Comme pour d'autres jeunes, les voyages du père, l'absence affective sont compensés par l'apport de confort matériel (p. 264). Comme si cela suffisait, semblent dire ces pratiques dont le résultat est surtout d'accentuer le mal-être, voire de préparer la débauche.
- 7 La fin de l'ouvrage est triste pour nous qui avons suivi ces diamantaires. L'aventure prend fin à coup de régulations du marché, de mainmises des États sur le diamant, d'arrivées d'opérateurs industriels, de criminalisation de l'activité : les diamantaires, d'abord individuels et aventuriers, ne peuvent résister. On peut aussi dire que c'est parce qu'ils étaient isolés qu'ils ont pu se faufiler entre les mailles d'un filet déjà, à l'époque, imposant. Le *Far West* est d'un autre temps (p. 268), avec la disparition ou le retour au pays des plus grands diamantaires, un monde se délite (p. 271). D'ailleurs, il n'y a pas de successeurs, les descendants se disputent l'héritage comme les enfants des transporteurs richissimes du Sénégal dilapident le capital et les camions accumulés par leurs pères depuis la Seconde Guerre mondiale³.

- 8 Cet ouvrage sur l'épopée des diamantaires est à voir comme un formidable miroir du temps présent : tout ce qui y est dit trouve son prolongement dans l'actualité des sociétés africaines, des migrations internationales africaines, des rapports entre États ou entre gens d'origine différente. C'est un ouvrage résolument moderne. Les migrations de diamantaires et de leurs épouses questionnent le modèle social traditionnel (à l'instar de la migration de leurs parents en France) : c'est aussi un des intérêts du livre que de partir d'une analyse d'un petit groupe en migration pour, en définitive, réinterroger la société de départ, celle d'accueil et les interactions.
- 9 En signant cet ouvrage, l'auteure nous invite à réfléchir à l'avenir de l'État nation. Le migrant n'est pas gagnant face à lui. Les groupes d'intérêts, les grandes entreprises, la De Beers en l'occurrence, arrivent à négocier avec lui, à s'imposer, à le formater, alors que dans le même temps il est reproché aux diamantaires et autres diamineurs d'outrepasser la loi. Comme toujours le migrant permet aux autorités locales et aux populations de régler leurs problèmes sur son dos, de développer le sentiment nationaliste, d'acquérir des richesses en le spoliant. Parfois elles s'en servent contre le pouvoir central. Les migrants sont l'objet de règlements, de rapports de force qui alors les dépassent. Mais ces derniers ne sont pas toujours perdants : les opérations de rapatriement les servent parfois, certains d'entre eux arrivant à « se refaire » grâce à la prise en charge du retour (par les Français lors des évacuations de Sierra Leone dans les années 1950 ; plus tard, dans les années 2000, par les autorités burkinabè lors de la crise de Côte-d'Ivoire). Dans le rapport à l'État, ce que ces diamantaires nous apprennent et que nous percevons difficilement, habitués que nous sommes à considérer les frontières comme intangibles, c'est que le territoire peut être circulaire et transgresser les limites, quelles qu'elles soient. Ce que ces diamantaires annoncent, c'est ce que des chercheurs disent déjà depuis quelque temps (A. Tarrius notamment en Europe⁴), à savoir que le « territoire du diamant » peut être un terme générique pour expliquer la réalité d'aujourd'hui. Ce territoire commande les aléas de la vie des migrants, beaucoup plus que celui des États, et explique qu'ils puissent passer d'un pays à l'autre, sans problèmes (p. 104), et être entre deux mondes, tout en n'en faisant qu'un⁵. Les migrants œuvrent à leur manière à « [...] l'intégration réelle d'économies interrégionales [...] ». Là où les États divisent, fragmentent, séparent, les diamantaires rapprochent, unissent, combinent, fusionnent » (p. 175). L'auteure termine sur cet aspect (p. 278) : elle insiste sur la contradiction croissante entre la transnationalisation des échanges (notamment supportée par les réseaux de transport) et les processus récurrents d'affirmation nationale opérés par les États et les populations. Se posent de plus en plus la question des refoulés, qu'ils soient de retour en urgence, expulsés, interdits, et celle de l'avenir de politiques migratoires restrictives, développées à la fois dans les pays d'accueil, de départ, de retour et de transit.
- 10 L'aventure reste au cœur de la démonstration, du début jusqu'à la fin. S'enchaînent des pages très convaincantes (pp. 135, 136, 137) sur un processus à risque, d'individualisation, qui n'aboutit pas toujours au succès. Ce qui ressort de l'exposé, c'est qu'il convient de ne pas perdre, de ne pas reculer, l'aventure demande d'avancer, quoi qu'il en coûte, et c'est ce qui explique le mouvement tournant auquel les diamantaires se livrent. Idem pour les jeunes gens qui « tentent » les Canaries en pirogue au départ des côtes ouest-africaines : ils n'ont peur de rien, disent-ils, sauf d'échouer. Après l'aventure, c'est le retour et pour certains la mort ou presque. Revenir au village apparaît fade. Les gens de caste ne le sont plus en migration, ils peuvent même être de grands diamantaires mais,

appauvris, rentrés chez eux, ils redeviennent ce qu'ils ont toujours été, à part entière. Les associations créées en migration servent de paravent aux différences existantes : en cas de crise, chacun n'est plus que ce qu'il est, selon son âge, son sexe, son ethnie, son activité, son niveau d'études, son bord politique (p. 233).

- 11 Sylvie Bredeloup conclut à la dernière page : le risque était-il un mode de vie pour les anciens ? Pour les jeunes, cela est sans doute encore vrai, mais ils le vivent autrement, avec plus de qualification (ils ont été à l'école, ils sont formés à des métiers), plus d'adaptabilité, plus de capacité à profiter des ressources locales, où qu'ils soient en migration, pour rebondir.

NOTES

1. A. Kourouma, *Quand on refuse on dit non*, Paris, Éditions du Seuil, 2004.
2. Voir notamment le numéro 36 de la revue *Autrepart* (2006) qu'elle a consacré, avec Olivier Pliez, aux migrations entre les deux rives du Sahara.
3. Voir les travaux de J. Lombard et d'O. Ninot proposés notamment dans le deuxième ouvrage de la trilogie de M. C. Diop consacré au Sénégal contemporain : *La société sénégalaise entre le local et le global*, Paris, Karthala, 2002.
4. A. Tarrius, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Paris, Balland, 2002.
5. C'est comme cela qu'il faut comprendre les migrations en Afrique : le récent ouvrage de F. Adelhah et de J.-F. Bayart (*Voyages du développement. Émigration, commerce, exil*, Paris, Karthala, 2007) l'annonce en quelque sorte.